

Tchouang-tseu n'a pas fini de réveiller l'humanité

Le philosophe chinois, qui écrivait il y a plus de 2300 ans, nous manquait, sans qu'on s'en doute. Dans un effort de traduction et de clarification novateur et audacieux, Jean François Billeter nous restitue un penseur majeur de l'histoire humaine. Par Isabelle Rüf

JEAN FRANÇOIS BILLETER

Études sur Tchouang-tseu

Allia, 294 p.

JEAN FRANÇOIS BILLETER a introduit les études chinoises à l'Université de Genève et en Suisse romande. En 1999, il a pris une retraite anticipée pour pouvoir écrire, enfin, tout en publiant un *Mémoire* retentissant sur les conséquences des économies sur les études chinoises (lire *Le Temps* du 12.11.1998). Retraite féconde puisqu'elle lui a permis de publier un essai, *Chine trois fois muette* (Allia, 2000), deux ouvrages essentiels sur Tchouang-tseu et de rédiger un beau livre sur la calligraphie, *L'Art chinois de l'écriture* (Skira/Le Seuil, 2001).

SAMEDI CULTURE! Vous avez choisi de publier les *Leçons* et les *Études sur Tchouang-tseu* chez Allia, une maison de littérature générale, et non pas dans une collection universitaire. Pourquoi?

JEAN FRANÇOIS BILLETER: Pour casser, justement l'image d'une Chine accessible aux seuls spécialistes, mystérieuse, tautée. En fait, ces ouvrages se prêtent à deux approches. Les meilleurs lecteurs ne sont pas nécessairement les sinologues. Les notes plus érudites s'adressent à ces derniers, mais on peut parfaitement aborder Tchouang-tseu sans un lourd appareil critique.

Vous donnez une nouvelle traduction. En quoi vous paraissait-elle nécessaire? Il y a en Chine une tradition continue de l'exégèse. Des couches et des couches d'interprétations se sont superposées. Tchouang-tseu est mort vers 300 av. J.-C.; ses paroles nous parviennent d'une Chine ancienne qui n'a rien à voir avec celle que nous connaissons. Pour les rendre compréhensibles aujourd'hui, il est nécessaire de re-

venir au mot d'origine, c'est utile et rafraîchissant. Les sinologues ne le font pas assez. J'admire beaucoup la tradition protestante d'exégèse des Écritures ou les travaux de Frédéric Boyer et de son équipe d'écrivains qui retraduisent la Bible. Je me sens également proche des travaux de l'helléniste Jean Bollack, d'ailleurs nous avons été formés tous deux à la philologie à Bâle. La traduction est un acte personnel, il doit être exact du point de vue philologique mais il faut aussi prendre la liberté de reformuler.

Quels sont les critères d'une traduction satisfaisante?

Le texte ne vit pas que de concepts mais aussi de musique, de dramaturgie, d'un certain ton. La traduction de chaque pièce doit être en résonance avec le reste de l'œuvre. Elle doit aussi être confirmée par l'expérience. Les Chinois ressentent Tchouang-tseu comme ardu et obscur parce qu'ils le perçoivent un peu comme un citoyen suisse peut se représenter la Suisse conventionnelle des origines, un mélange de mythe et d'histoire. La littéralité n'est pas possible: il faut saisir ce qui est dit et le redire de façon intelligible aujourd'hui; dégager le texte du magma de représentations traditionnelles floues mais puissantes. Ainsi, je ne traduis pas toujours le Tao par la Voie, ce qui renforcerait ce côté mystérieux. Le nationalisme chinois se nourrit de cette différence soi-disant irréductible. Ainsi, selon le contexte, sans m'obnubiler sur les formules, j'ai traduit le Tao parfois par le fonctionnement des choses ou nine méthodes. Tchouang-tseu donne le branle à la pensée, il la remet en marche: voilà qui peut frapper tout le monde.

Vous mettez Tchouang-tseu en parallèle avec plusieurs penseurs occidentaux, particulièrement avec Henri Michaux. Qu'ont-ils en commun?

Dans ses textes sur la drogue, Michaux a fixé des observations précieuses qui ne sont pas lestées par la morale, la philosophie ou la religion, dans un langage qu'il s'est forgé. Tchouang-tseu fait de même. Ou Ludwig Wittgenstein, un philosophe connu pour être infiniment austère: j'ai commencé à le comprendre quand j'ai lu ses textes comme des descriptions élémentaires, débarrassées de toute mystique. Tchouang-tseu est aussi un moraliste, un observateur aigu et lucide des rapports entre les gens. On peut le rapprocher de Baltazar Gracian, La Rochefoucauld, Nietzsche, Freud, qui n'ont pas eu d'équivalent en Chine. Durant toute la période impériale, en effet, la pensée, la culture ont été instrumentalisées par le pouvoir et n'ont pas beaucoup développé de critique comparable. Tchouang-tseu, lui, sait que le pouvoir est mauvais mais qu'il est inévitable.



Song Louen «se vidant doucement de son souffle». Planche tirée du «Lié-sien-tchouan». Édition de l'an 1600.

extrait

«L'homme accompli se sert de son esprit comme d'un miroir - qui ne raccourcit pas ce qui s'en va, qui ne se porte pas au-devant de ce qui vient, qui accueille tout et ne conserve rien, et qui de ce fait embrasse les êtres sans jamais subir de dommage.»

Cité in «Études sur Tchouang-tseu», p.27

Une pensée libre et jubilatoire qui invite à la révolution intime

TRAVAUX DE TRADUCTION,

de clarification mais aussi d'exploration audacieuse, *Leçons sur Tchouang-tseu* et depuis peu, *Études sur Tchouang-tseu*, deux ouvrages de Jean François Billeter, fondateur de la chaire de chinois à l'Université de Genève, rendent sa place et offrent un nouvel espace à un penseur majeur de l'histoire humaine. La première chose qui frappe au terme de la lecture des *Études*, le dernier ouvrage du sinologue, c'est l'importance, la dimension universelle, le caractère essentiel et stimulant de la pensée de Tchouang-tseu (Zhuangzi; en pinyin), cet homme de l'antiquité chinoise, dont on sait peu de chose, ignorant jusqu'à la date exacte de sa mort, survenue

«probablement» vers 280 avant notre ère.

Jean François Billeter parvient - c'est le fruit d'un effort considérable et minutieux que l'aisance de la traduction et du commentaire tendent à dissimuler - à rendre présente, intelligible, accessible à sa réflexion et à celle du lecteur contemporain cette pensée pourtant réputée obscure. Sans rien cacher de l'antiquité du personnage, le sinologue convoque avec une audace étonnante des notions occidentales d'une grande diversité - des Bygones à la pratique de l'hypnose - pour faire comprendre la valeur, l'actualité et les particularités de cette prose à première vue déroutante.

Tchouang-tseu a souvent été relégué dans le mysticisme, la lecture de ses «pièces» (dialogues ou histoires qui tous ne lui sont pas attribués) a été dirigée voire biaisée au fil des ans - Jean François Billeter le démontre abondamment - par les commentateurs chinois eux-mêmes afin de le plier au cadre idéologique fixé par les empires qui se sont succédés en Chine. Car, et c'est jubilatoire, la lecture de Jean François Billeter, elle-même d'une indépendance en parfaite résonance avec son sujet, découvre un Tchouang-tseu d'une fantastique liberté, d'une autonomie qui va directement à l'encontre de cette «fascination» qu'exerce la Chine sur certains esprits européens, généralement conserva-

teurs; fascination peut-être liée, s'interroge Jean François Billeter dans une note en bas de page, «au fait qu'elle constitue depuis le début de l'empire un univers culturel fermé dont la vertu particulière est de cacher cette fermeture».

Pas de fermeture chez ce Tchouang-tseu là, mais une lucidité, une ouverture personnelle radicale, aussi bien physique que mentale. Aucune justification du pouvoir non plus, ne serait-ce qu'en choisissant de l'ignorer. Au contraire. Jean François Billeter, retournant au texte d'origine, démontre qu'il n'y a pas de bon pouvoir chez Tchouang-tseu. Son enseignement et son action visent à l'inverse à rendre ses ressorts «inopérants» quand l'occasion se présente.

Plus encore qu'une pensée subversive, c'est une action subversive à mener d'abord sur soi-même qui est présentée au lecteur: «Tchouang-tseu ne nous invite pas à «croire» ou à «penser» (c'est-à-dire à nous payer de mots la plupart du temps), mais à observer ce que nous faisons réellement, ou ce qui se passe effectivement», écrit Jean François Billeter. Cette efficacité, ce caractère concret, rapproche le penseur chinois de ce que les théologiens appellent une action de grâce en «dehors» toutefois de toute référence à Dieu, note le sinologue qui se lance alors dans un stupéfiant parallélisme avec saint Paul.

Outre l'aspect stimulant et neuf qu'ils prennent sous la plume de Jean François Billeter, les

textes de Tchouang-tseu émeuvent aussi profondément par leur humanité. Si le penseur chinois propose une sorte de manuel de liberté puissant, un mode radical et autonome d'être au monde, est aussi dans l'hésitation, le tonnement, la recherche. Lorsque Jean François Billeter décèle soudain dans le mouvement de sa réflexion, un «meurtrier de panique», un «doute», le lecteur trouve tout à coup - touché par cette faille - l'occasion de placer Tchouang-tseu au rang de ce qu'il a de plus précieux, de plus intime, de plus humain.

Éléonore Suts

A lire aussi du même auteur, les «Leçons sur Tchouang-tseu» (Allia, 2002).